



# Picos de Europa : Naranjo de Bulnes, montagne mythique

PAR LUIS AURELIO GONZÁLEZ PRIETO

## LA CONQUÊTE ET LES PREMIÈRES ASCENSIONS

Le Naranjo de Bulnes est sans doute le pic le plus important et le plus charismatique du massif des Picos de Europa, et même de toute la péninsule ibérique. Ce monolithe de calcaire présente une impressionnante face ouest, haute et verticale. L'ingénieur des mines Casiano de Prado, l'un des pionniers des Picos de Europa, le décrivait ainsi : « Parmi tous ces rochers, le seul dans ce pays tenu pour inaccessible à l'homme et même aux chamois, est le Naranjo de Bulnes, magnifique pyramide dont la silhouette, vue de la Tour du Llambrión, ressemble beaucoup à celle d'un cône tronqué, presque un cylindre »<sup>1</sup>.

Ce sommet majestueux qui domine la vallée de Cabrales est visible de loin, même de la côte orientale des Asturies. Par conséquent, depuis l'aube de l'alpinisme en Espagne, atteindre ce sommet est devenu un objectif plus que convoité. Plus tard, dans les années 1960-1970, les tentatives d'ascension hivernale de sa face ouest entraînaient les accidents de montagne les plus tragiques de l'alpinisme de la péninsule.

L'auteur est membre de l'Institut Royal d'Études Asturiennes. Il a déjà publié dans *Pyrénées* n° 251, « Les explorations du comte de Saint-Saud aux Pics d'Europe ».

1. Casiano de Prado, « Valdeón, Caín y la Canal de Trea », revue *Minera*, tome XI, 1860.



Le Naranjo de Bulnes depuis Ondón, ©Loli Palomares

Le sommet asturien figurait alors comme thème récurrent dans les médias espagnols, soit pour les sauvetages, soit pour les tentatives d'ascension en hiver de sa face ouest. Dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, tout grimpeur espagnol d'une certaine renommée était censé y ouvrir une nouvelle voie. Les voies difficiles y sont d'ailleurs innombrables. En outre, le Naranjo a aussi été le théâtre du record du monde de permanence en paroi !

Dans cet article, nous souhaitons faire connaître les événements essentiels de l'histoire de l'alpinisme dans les Picos de Europa.

## **PICO URRIELLU, NARANCO, NARANJO DE BULNES: TROIS NOMS POUR UNE MONTAGNE**

L'éminent ingénieur des mines allemand, Wilhelm Schulz Schweizer<sup>2</sup>, dans sa carte topographique de la province d'Oviedo à l'échelle 1:127 500, publiée en 1855, est le premier à appeler « Naranjo de Bulnes » ce pic inaccessible du massif central des Picos de Europa que

2. Voir Guillermo Schulz : Isabel Rábano et Jaime Truyols, Miscelanea de Guillermo Schulz, *Cuaderno del Museo Geominero* n° 5, Instituto Geológico y Minero de España, 2005.

les habitants dénommaient Picu Urriellu<sup>3</sup>. Cinq ans plus tard, un autre ingénieur des mines, Casiano de Prado, se fondant sur la carte de Schulz, mentionne à nouveau ce nom, Naranjo, ainsi que Pedro Ruidovets, la même année<sup>4</sup>. L'année suivante, en 1861, le cartographe Francisco Coello y Quesada, sur la feuille de sa carte topographique consacrée à Santander, l'appelle « Naranco ».

Selon Jose Antonio Odriozola, l'introduction du néologisme « Naranjo » fut due de la part de l'Allemand à une mauvaise interprétation de l'hydronyme « Naranco » assez répandu dans la région<sup>5</sup>. Dans ce sens, le président et fondateur du Groupe de Montagne Peñalara, Constancio Bernaldo de Quiros<sup>6</sup>, préfère le terme « Naranco », largement utilisé dans le pays<sup>7</sup>.

Odriozola affirme que l'Allemand avait employé cet hydronyme à cause de la présence dans la vallée, au pied du pic, d'une des rares sources d'eau existant dans le massif central<sup>8</sup>. Pourtant, cela ne laisse pas d'être une interprétation très libre de la part d'Odriozola, puisque

3. Voir José Manuel González, « Los problemas toponímicos del Naranjo de Bulnes », dans *Asturias Semanal*, n° 46, 1970; José Ramón Lueje, « Sobre el Picu Urriellu o Naranjo de Bulnes, una vez más », *Peñalara* n° 419 et 420, 1979. Julio Concepción Suárez, *Diccionario toponímico de la montaña asturiana*, KRK, Oviedo, 2001 et Elisa Villa, « Los nombres del Naranjo », *Grupo Montañeros Vetusta*, n° 69, 2004. Julio Concepción Suárez, « El paisaje toponímico asturiano: unidad dentro de la diversidad », Real Instituto de Estudios Asturianos, Oviedo, 2011, p. 88.

Cet auteur signale: « Le mot Urriellu est interprété généralement à partir d'une langue pré-indoeuropéenne /or-r/, /ur-r-/ (hauteur colline), pour d'autres, "eau", dans certains cas, et en relation avec d'autres langues ibériques. Peut-être une même racine avec des références successives par simple contiguïté: l'eau a toujours eu une grande valeur en altitude, surtout dans le calcaire ».

4. Pedro Ruidovets, *Derroteros de las costa septentrional de España*, Madrid, 1860.

5. J.-A. Odriozola, « Guillermo Schulz, una vez más », *op. cit.* Voir en ce qui concerne l'interprétation de l'hydronyme « Naranco »: José Manuel González, « El Hidrónimo Naura », *Boletín del Instituto de Estudios Asturianos*, avril 1950. De même, Julio Concepción Suárez, *op. cit.*, p. 63.

6. Constancio Bernaldo de Quiros a été le fondateur de la Société alpiniste Peñalara de Madrid, membre de l'Institut des réformes sociales et un pionnier en Espagne de la sociologie moderne.

7. Constancio Bernaldo de Quiros, « El Naranco de Bulnes », *Peñalara* n° 155, 1926.

8. Voir J.-A. Odriozola, « Guillermo Schulz, una vez más »; et, du même auteur, « Naranjo o Naranco de Bulnes », *Boletín del Colegio de Ingenieros Industriales*, juin 1970 et « El Naranjo de Bulnes a los 75 años de la primera escalada », *Torrecedredo* n° 16 et 19, 1979.

Selon Pedro de Jusué, « Naranjo ? o Naranco ? », *Peñalara* n° 372, 1967, p. 31, « le nom « Naranco de Bulnes » ne comprenait pas le pic mais uniquement la vallée où il dressait son imposante silhouette ».



nous savons, d'après les carnets de Schulz, que celui-ci ne monta jamais jusqu'au pied du pic, de sorte qu'il ne pouvait constater l'existence d'une source abondante dans la vallée connue des gens du lieu sous le nom d'Urriellu. En plus, il n'est pas établi que les habitants du pays nommaient « Naranco » le pic ou la vallée. À mon avis, l'interprétation la plus plausible est celle du comte de Saint-Saud : le nom « Naranjo » attribué à ce fantastique rocher de Bulnes est dû aux vergetures orange de sa face nord<sup>9</sup>.

D'autre part, tous les alpinistes, pendant les deux premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, ont utilisé indifféremment les toponymes « Naranjo » ou « Naranco » tandis qu'ils ignorent complètement celui de Picu Urriellu. Ce sera le cartographe José María Boada<sup>10</sup> qui, en 1934, dans sa carte du Massif Central à l'échelle de 1:22 000, récupèrera le toponyme de « Picu Urriellu » utilisé par les indigènes. Depuis, les trois noms ont été employés, mais celui de « Naranco » est le plus souvent écarté.

## LE MARQUIS DE VILLAVICIOSA À LA CONQUÊTE PATRIOTIQUE DU NARANJO

Les historiens de l'alpinisme espagnol sont d'accord pour dire que l'escalade comme sport commence en Espagne à partir du 5 août 1904, lorsque Don Pedro Pidal et Bernaldo de Quiros, marquis de Villaviciosa, et le berger du village de Cain, Gregorio Pérez (« le Cainejo ») atteignent pour la première fois ce sommet par la face nord-ouest<sup>11</sup>.

Pedro Pidal avait été éduqué par son père, Alejandro Pidal<sup>12</sup>, dans l'amour et l'admiration des Picos. Il les parcourut dès son jeune âge, d'abord comme chasseur, puis comme alpiniste. Comme son père, il devint homme politique et se fera élire député du Parti conservateur. En 1914, il sera nommé sénateur à vie par le premier ministre Eduardo Dato<sup>13</sup>.

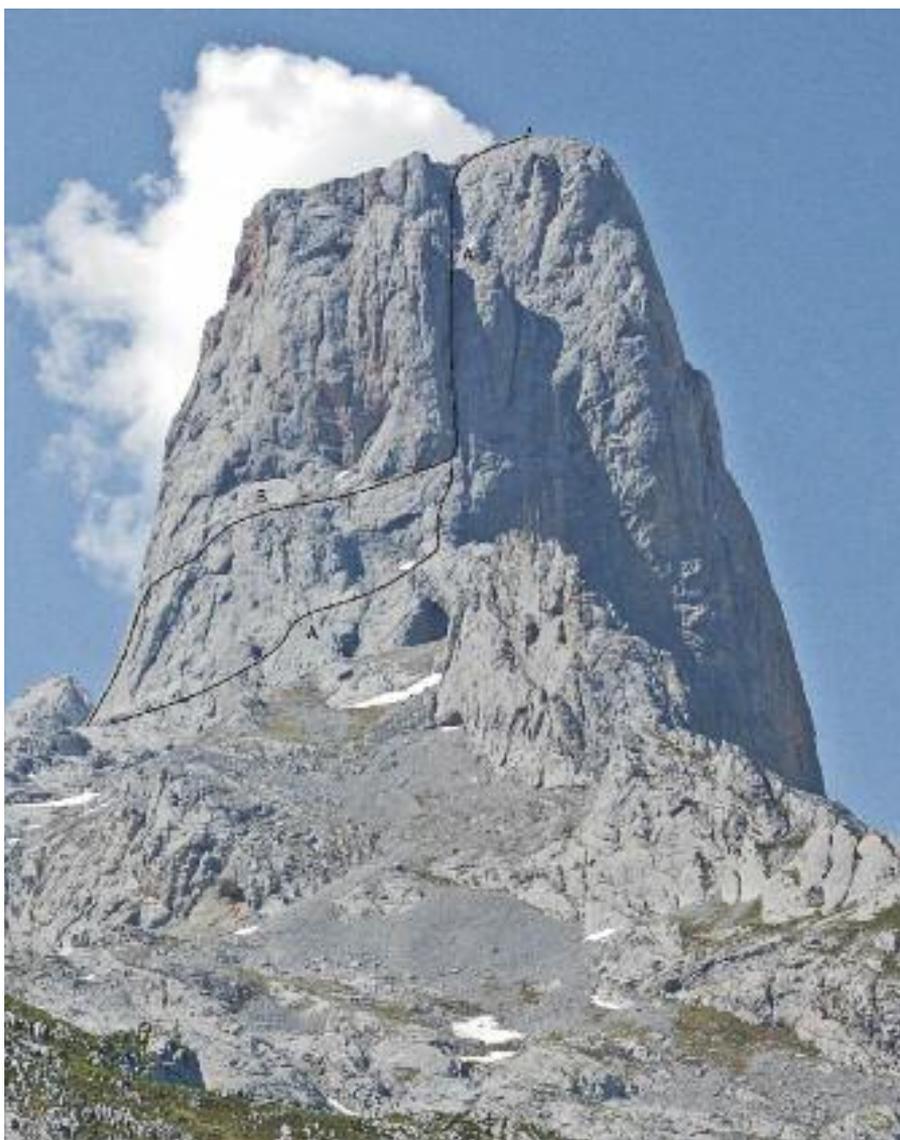
9. Comte de Saint-Saud, « Por los Picos de Europa », *Ayalga Salinas*, 1995, p. 151.

10. Voir José M<sup>a</sup> Boada y García-Gureta, « El macizo central de los Picos de Europa », Madrid, 1935. Aussi dans J. Antonio Odriozola, « La cartografía de los Picos de Europa », dans Comte de Saint-Saud, *op. cit.*, p. 236.

11. J.-M. Galilea, « Historia de la escalada en España », *Peñalara* n° 275, 1943 et Félix Méndez, « Picos de Europa », *Peñalara* n° 372, 1967, p. 30.

12. Alejandro Pidal y Mon a été une figure politique importante dans le Parti conservateur en Asturies pendant la deuxième partie du XIX<sup>e</sup> siècle.

13. Voir Juan Gavito Arroyo, « Pedro Pidal y Bernaldo de Quirós », *Torrecedredo*, 1949; Joaquín Fernández, « El hombre de Picos de Europa », Caja Madrid, Madrid, 1998; du même auteur, « Pedro Pidal, marqués de Villaviciosa. En el reino de los Rebecos », Nobel, Oviedo, 2004.



Naranjo de Bulnes face N.  
A : voie Pidal – B : variante Schulze. Coll. A. B.





Don Pedro Pidal, marquis de Villaviciosa,  
©D.R.

En 1903, Pedro Pidal et son frère Ignacio, réalisent une campagne de chasse guidés par Gregorio Pérez « le Caïnejo » et font aussi la deuxième ascension du Torrecerredo. Cet exploit parut dans le journal *La Época* (29 septembre 1903), signé uniquement d'un « S ». Paul Labrousche l'attribue au « jeune explorateur » Pedro Pidal<sup>14</sup>. L'auteur de l'article écrit : « À Bulnes il y a un rocher spécial appelé Naranjo de Bulnes, sculpté à pic, inaccessible. Le marquis de Villaviciosa a décidé d'escalader le célèbre Naranjo, mais la tentative a été reportée à l'année prochaine afin de pouvoir utiliser dans la montée des

chaussons spéciaux en caoutchouc avec lesquels l'ascension se fait mieux que pieds nus ».

Le marquis de Villaviciosa, patriote invétéré, de peur que le Naranjo de Bulnes puisse être conquis par des étrangers – peut-être le comte de Saint-Saud et Paul Labrousche – comme cela s'était produit avec le Torre Cerredo et la Peña Santa, déclarera : « Quelle idée pourrais-je avoir de moi-même et de mes compatriotes si un jour il arrivait à mes oreilles la nouvelle que des grimpeurs étrangers ont fait ondoyer le drapeau de leur patrie sur le sommet vierge du Naranjo de Bulnes, en Espagne, dans les Asturies et dans mon terrain de chasse préféré ? »<sup>15</sup>. Face à ce dilemme, Pidal achète à Londres la meilleure corde d'escalade du moment, puis se rend à Chamonix, afin de s'initier à l'alpinisme. Il escalade le Dru avec des guides.

14. Paul Labrousche, « Les Pics d'Europe. Notes vieilles et neuves », *Bulletin Pyrénéen* n° 54, 1905, p. 509.

15. Pedro Pidal y José F. Zabala, « Picos de Europa », Madrid, 1918, fac-similé, Noega, Gijón, 1983, p. 59. Sans doute Pedro Pidal connaissait ce que H. Beraldi avait annoncé dans *Cent ans aux Pyrénées* publié en 1903, que la conquête du Naranjo de Bulnes était peut-être imminente et serait faite par une expédition française.

Pidal qui, pour avoir parcouru les Picos au cours de ses chasses, connaît bien les bergers qui sont les meilleurs grimpeurs, fait appel à nouveau à Gregorio Pérez « el Cainejo »<sup>16</sup> qui le rejoint dans la Vega de Ario le 3 août 1904. Ce jour-là, ils réussissent la Peña Santa. Le lendemain matin, ils descendent par Ostón et Culiembro, traversent le fleuve Cares et entreprennent l'ascension, par le bois de Llué, vers la Collada de Cerredo, pour ensuite atteindre la Majada de Camburero. Ils mangent à la Majada de Orandi et ils y rencontrent un berger de Bulnes, par lequel ils envoient un message à Inocencio Mier lui demandant de les rejoindre au bivouac de la Majada de Camburero<sup>17</sup>. Mais la lettre arrive trop tard : Inocencio ne peut pas se joindre à eux.



Gregorio Pérez, « el Cainejo »,  
©D.R.

Très tôt le matin, ils se mettent en route. Pidal décrira ainsi l'aventure :

« Le 4 août, Gregorio et moi nous dormîmes à côté des chèvres, au bout de la canal de Camburero. Nous partîmes à l'aube vers le Naranjo, et à huit heures nous avions déjà déjeuné près d'une fontaine qui jaillit au pied même du colosse.

« Nous avons atteint le pic Orriellos, comme on l'appelle aussi. À mesure que nous nous approchions par le nord, nous l'examinions dans les prismes éclatants de nos jumelles Zeiss.

« Cette face nord, la seule à nous paraître

16. Voir à propos de Cainejo, José Antonio Odriozola, « Gregorio Pérez El Cainejo », *Peñalara* n° 371 et 362.

17. D'après le récit de José Fernández Zabala dans « Un paseo por el macizo central », *Peñalara* n° 22, 1915, Pedro Pidal et el Cainejo ont passé la nuit dans la cabane de Enrique Mier Campillo.





Naranjo face ouest, avec le profil nord à gauche du sommet, ©Martin Elias





peut-être accessible, était franche : une saillie de roche dans le premier tiers inférieur et deux fissures verticales vers le haut. Bien examinées grâce à nos jumelles, nous avons vite compris que l'une, celle de droite, était absolument impraticable. En serait-il de même pour l'autre ? Nous ne pouvions pas en juger, il faudrait arriver au ressaut du premier tiers inférieur de la tour. Mais pourrions-nous l'atteindre ? Il fallait essayer. Ainsi l'ascension, si elle était possible, se composait de deux parties : d'abord, atteindre la fissure, puis la gravir.

« Bien restaurés par le déjeuner, nous repartîmes, non sans avoir observé l'impossibilité d'atteindre directement la corniche ou le début de la fissure par l'ouest puisque la roche tombait à pic. Nous avons donc contourné la base nord du Naranjo, pour arriver au commencement des fissures orientales, et, en une heure environ, nous avons atteint un point où nous avons dû laisser nos sacs à dos, jumelles et bâtons, pour grimper léger munis de notre seule corde. Gregorio se mit pieds nus, moi je chaussai mes solides espadrilles.

« Qu'avions-nous devant nous ?... une série de *llambrias* et la *llambrialina*.

« *Llambria*, d'après le *Dictionnaire de la Langue*, est « la partie d'un rocher qui forme un plan raide et difficile à passer ». Les alpinistes



Picu Urriellu ou Naranjo de Bulnes depuis Cabaña Verónica,  
©Loli Palomares

appellent *llambrialina* une *llambria* ou dalle très étroite, très lisse, très raide et sans prises, versant sur un précipice. Autant dire que pour moi, malgré une certaine expérience du rocher, tout semblait *llambrialinas* et je commandai vivement à Gregorio de ne pas passer en avant dès que nous atteindrions le vrai danger, la témérité, car je gardais un certain intérêt pour ma peau, et pas moins pour celle de mon noble et loyal ami, comme moi père de famille.

« Gregorio partit seul explorer le terrain, alors que je restais assis à le regarder, je le vis s'accrocher de ses doigts crispés, se glisser, s'éloigner peu à peu et, finalement, disparaître hors de vue derrière les *llambrias*. Il mit un quart d'heure, qui me sembla un siècle, à réapparaître en criant que ce qu'il avait vu (ce n'était pas encore la fissure) « ne lui semblait pas si mauvais ». Mon cœur bondit de joie et, jetant la corde sur mon dos, je m'engageai avec tout le bon sens du monde le long des *llambrias*. Mes espadrilles bien ajustées collaient comme poix sur la roche, et là où j'arrivais à accrocher mes doigts je me trouvais complètement en sécurité. Gregorio observait mon évolution de l'autre côté et guidait mes pas. Arrivé à la *llambrialina*, je m'arrêtai un peu pour l'observer de près et m'y habituer, puisque je n'avais, jusqu'à présent, rien vu de pareil, car ni un surplomb incliné, ni une dalle ne m'ont jamais produit la crainte particulière que j'éprouvais devant cette roche entièrement lisse, comme si elle avait été polie avec du papier-émeri et vernie ensuite. Telle est la puissance constante de l'eau ! Le « Cainejo » me disait de me déchausser, mais mes espadrilles me donnaient plus confiance.

« Avançant un pied pour voir comment l'espadrille tenait sur la roche, puis l'autre, avec le plus grand soin, et les deux mains sur la gauche pour diminuer le poids, je réussis à passer les trois ou quatre mètres de *llambrialina*... Quand j'arrivai à Gregorio, je lui tapai dans le dos pour lui communiquer ma joie et ma sécurité et, au bout de trois ou quatre mauvais pas, nous arrivâmes à un ressaut.

« Quel regard heureux nous avons échangé dans cette première victoire de nos efforts ! Lorsque, en regardant vers le bas, nous voyions l'endroit où nous avions déjeuné, nous étions stupéfaits de la hauteur à laquelle nous nous trouvions par rapport à ce qui nous semblait si bas, vu de là, et à ce qui nous restait encore pour atteindre le sommet. Regardant vers le ciel, nous ne vîmes qu'une partie de la fissure, l'autre étant cachée par les nuages. Faire marche en arrière dans ce cas aurait été manifestement un acte de lâcheté. « Montons, autant que nous le pouvons, Gregorio, dis-je, et ne pensez pas à moi, je suis en complète sécurité ! En avant, en avant ! »



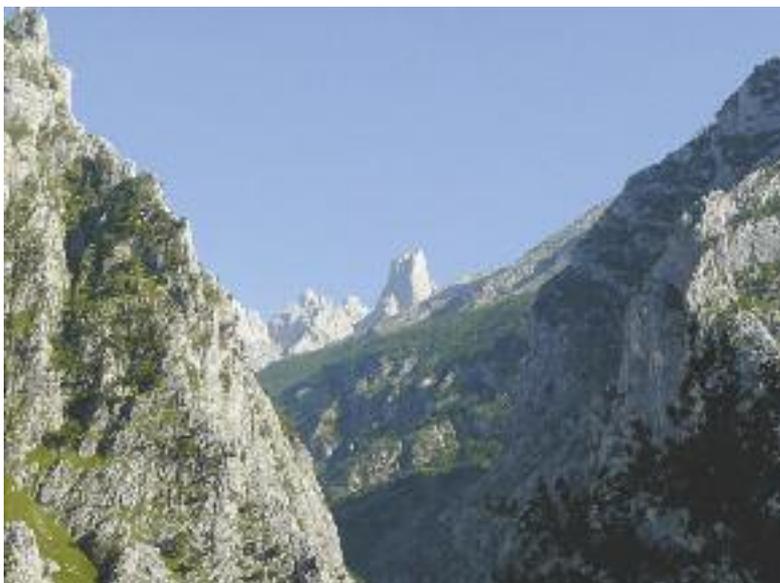
« Sans un mot, nous nous attachâmes la corde bien serrée autour de la taille, chacun à une extrémité, et nous commençâmes l'ascension. Le « Cainejo » prit les devants, le plus difficile, et moi je le suivis de près, en mettant les pieds et les mains aux mêmes endroits que les siens, et ainsi nous montâmes un bon bout de chemin.

« Parfois, mon compagnon n'arrivait pas à saisir le rebord auquel s'agripper, alors c'était ma tête d'abord, puis mon poing fermé qui servait de marchepieds à une ascension qui n'avait rien de rhétorique. Une fois bien installé, tirant la corde, ses poignets soulageaient l'effet de la gravité sur ma personne. C'est ainsi que nous montions sans arrêt, sans dire plus de mots que ceux de « bien », « parfait », « en avant », avec lesquels j'encourageais le brave ami que j'avais tout le temps au-dessus de ma tête.

« Lorsque la fissure se fermait, nous nous mettions en opposition, le dos d'un côté, les deux pieds sur l'autre, je poussais toujours celui d'en haut, et lui me tirait à tout moment. Nous ne regardions jamais en bas pour ne pas être impressionnés, pour ne pas perdre de vue notre seul but, et parce que nous avions absolument besoin de nos cinq sens. Mais quand, à la dérobée, je jetai un coup d'œil une fois au-dessous de moi.... Je ne vis rien, nous étions en plein brouillard, dans un nuage.

« Heureuse coïncidence, qui effaçait pour nous le danger, sinon de la réalité, du moins sa vue. Nous avions à peine passé quelques mètres lorsque les cris de Gregorio et quelques coups sur le rocher attirèrent mon attention sur un danger imminent, et me laissèrent immobile, la tête collée à la roche. Une pierre, plutôt grande, arrachée par la traction de la corde, ronfla à quelques centimètres de mon oreille. Je l'entendis au-dessus de moi et je sentis qu'elle passait à côté, puis... plus rien! ...Je ne l'entendis ni cogner à nouveau contre le rocher, ni aller nulle part. Ainsi, ce que la vue nous cachait, l'ouïe nous le rappelait de façon alarmante. Quand une autre pierre se détachait, je collais ma tête à nouveau contre la roche et je fredonnais un air puisque je ne pouvais pas mettre les mains sur mes oreilles.

« De cette façon, nous montâmes par une fissure étroite et sans fin, jusqu'à ce que j'entendisse le « Cainejo » : « Ici nous ne passons pas, Don Pedro ». Qu'y avait-il ? Quels types d'obstacles empêchaient notre passage ? Était-ce une paroi verticale, un surplomb, une dalle lisse ? Pas du tout, c'était un rocher comme un ventre d'âne qui bouchait la fissure, la cheminée par laquelle nous nous glissions, nous avançant sur le vide au-dessus de la tête de Gregorio.



Le Naranjo depuis Camarmeña, © Loli Palomares

« Celui-ci tâtonnait à droite et à gauche, pour essayer de trouver une prise; inutile. Je grimpai jusqu'à lui, et, moi aussi, je cherchai mais avec le même résultat. Nous avons atteint la partie vraiment inaccessible. J'avais la tête à la hauteur de la taille du « Cainejo », et nous restions tous les deux immobiles, sans rien dire, ressentant la profonde tristesse qui montait en nous en comparant les épreuves subies avec le minuscule résultat de tant d'efforts.

« Nous ne savions pas à quelle hauteur nous étions, mais nous supposions qu'on ne devrait pas être loin d'atteindre le sommet. Le nuage avait commencé par se dissiper au-dessus de nous, et c'était comme une annonce de paradis perdu pour ceux qui prenaient déjà conscience de ne pas être capables de l'atteindre. Qu'est-ce qu'il y avait là-haut, sur cette cime immaculée où l'homme n'était jamais venu ? Nous étions ainsi tous deux, muets, dans l'espoir de trouver une inspiration divine, quand, pour changer de position, ma main gauche rencontra une fissure cachée qui semblait être faite pour elle. Quelle prise avais-je trouvé!... « Gregorio, dis-je, j'ai ici une prise exceptionnelle. Mettez-vous sur mes épaules, puis votre pied gauche sur ma main droite, et vous verrez comment je vous hausse. Et une fois que vous pourrez étendre les bras par-dessus ce ventre, si le rocher n'est pas



entièrement lisse, vous pourrez vous accrocher et vous aider des genoux ». Et alors ? N'avais-je pas soulevé un grand poids, la Sultane, dans le gymnase de Sanchez ? « N'ayez pas peur Gregorio ! » dis-je. Il le fit, et moi, me renversant en arrière dans le brouillard pour le pousser vers le haut, je le hissai par-dessus ce rocher maudit.

« Une fois en haut, il s'occupa de moi, me hissant en l'air avec la corde (...) et là-bas au bout, la fissure s'ouvrait en forme d'entonnoir, ce devait être le sommet... L'instinct de la victoire, de la conquête, nous saisit; nous montions anxieux, sans souci des dangers, sans dire un mot (...) et lorsque l'entonnoir s'ouvrit et que la verticalité disparut, je défis la corde, que je laissais au « Cainejo », et, sautant comme un fou, ivre de plaisir et d'excitation, je poussai, en arrivant au sommet, le plus formidable Hourra! de ma vie ... Il était une heure et quart de l'après-midi »<sup>18</sup>.

Une fois en haut, ils construisirent des pyramides de pierre pour signer leur passage au sommet. Puis commença la descente, qu'ils estimaient bien plus difficile. Gregorio Perez la raconte ainsi :

« Nous sommes descendus jusqu'à la corde, nous sommes retombés dans le brouillard. Arrivés au mauvais pas, Don Pedro l'attacha à sa ceinture; j'essayai de descendre mais ce n'était pas possible, lui ne pouvait m'aider, moi je ne trouvais pas de prise. Je me demandais : « Mon Dieu, comment ai-je pu monter par ici ? ». Lorsque Don Pedro me dit : « Essaie de trouver un endroit où attacher la corde ». Alors je remarquai une fissure creusée par l'eau; je nouai bien la corde, je la mis dedans et je l'ai bloquée avec des pierres, j'ai tiré, et voyant qu'elle était sûre, je suis descendu jusqu'à Don Pedro; j'ai pris mon couteau et j'ai coupé la corde; nous avons continué jusqu'au deuxième mauvais passage. Don Pedro est descendu et moi je me trouvais avec la même difficulté qu'avant. Alors Don Pedro me dit : « Passe la corde par derrière ce saillant-là ». Moi je dis : « Elle va être trop courte en double, on a déjà coupé un morceau ». Nous nous sommes décordés, je l'ai

18. « La conquista del Naranjo de Bulnes », Pedro Pidal et Jose F. Zabala, Picos de Europa, *op. cit.* p. 58 et ss. La première publication de ce récit parut dans le journal *La Época* du 20 décembre 1904. (Dans ce livre, l'auteur date la première publication en octobre 1904). Le texte a été traduit en français par Fontan de Negrin et publié dans le n° 56 du *Bulletin Pyrénéen*, d'avril 1906. La revue *Peñalara* publie une version résumée dans le n° 13 de 1915. Publié à nouveau en 1918 dans la revue *Alpina* du Club alpin espagnol, dans les n° 1 et 2 et dans le livre de Pedro Pidal et J.-F. Zabala, *Picos de Europa*, Madrid, 1918.

Pedro Pidal le publie encore dans son livre *El Naranjo de Bulnes y Peña Santa*, Madrid, 1919.

mise en double derrière le saillant et Don Pedro a pu attraper les deux bouts. Je l'ai prise et je suis descendu vite. Nous continuâmes et, pour éviter un passage un peu difficile qu'il fallait franchir pour atteindre l'endroit où nous nous étions assis pendant la montée, j'ai décidé de faire un détour. Don Pedro ne voulait pas, il valait mieux un tiens que deux tu l'auras, et il avait raison. Je me suis engagé, j'ai trouvé une crotte d'oiseau que j'avais vue le matin et je suis revenu ; je redescends un peu et voilà que je trouve le passage de la *llambrialina*. J'appelle alors Don Pedro : « La *llambrialina* est là. – Es-tu vraiment sûr ? – Oui, monsieur. – Regarde bien, assure-toi ! » me dit-il. Il n'en demeurait pas moins que nous étions dans le brouillard, que la nuit tombait, perdus sur la tour sans savoir où dormir à moins de nous attacher à un rocher avec la corde. Je remontai auprès de Don Pedro ; il descendit toute la longueur de la corde et il me dit : « Tu as raison, c'est bien la *llambrialina* ; on est sur la bonne voie, on va arriver en bas ». En effet, nous descendîmes un peu plus et arrivâmes à l'endroit où j'avais laissé mes chaussures et le reste de l'équipement »<sup>19</sup>.

À sept heures du soir, ils avaient terminé la descente et, après avoir baisé à plusieurs reprises le reste de la corde qui les avait tant aidés, ils atteignirent la source du petit-déjeuner ; ils y firent honneur au chorizo et aux conserves laissées. Puis, ils repartirent vers les pâturages mais bientôt la nuit tomba ; désorientés, ils se mirent à crier ; entendus par une bergère, elle les guida jusqu'à la bergerie ; ils racontèrent aux bergers leur aventure.

## L'EXPÉDITION FRANÇAISE DE FONTAN DE NEGRIN

Un an plus tard, en 1905, une cordée française menée par Ludovic Fontan de Negrin et dont faisaient partie le vicomte Jean d'Ussel, Pierre de Naurois et les guides français Pierre Rauzy et le fameux François Bernat-Salles, s'aventure dans les Picos de Europa. Le 18 juillet, ils arrivent à Cangas de Onis, le lendemain ils campent dans la Vega de Ario. Le jour suivant, 20 juillet, ils longent les versants nord et ouest de la Peña Santa, arrivent à Vega Huerta, puis descendent à Caín. On peut dire qu'il s'agit de la première traversée de l'intégralité du massif du Cornión.

19. « La conquista del Naranjo de Bulnes, contada por el Cainejo », Pidal y Zabala, *op. cit.*, p. 71.

Le 21 juillet, ils y rencontrent Gregorio Perez, « el Cainejo », lui disent qu'ils viennent de la part de Don Pedro Pidal pour l'embaucher comme guide de leur escalade. Le « Cainejo », après s'être vanté de son exploit de l'année dernière et avoir essayé d'humilier les guides français, donne son accord pour les guider en précisant : « Je vous attacherai et je vous monterai l'un après l'autre ». Il ajoute que le plus susceptible d'y parvenir est Jean d'Ussel<sup>20</sup>, le plus léger de tous. Ce même jour, ils se dirigent vers le pic par la Vega de Amuesa. Entre le 22 et le 26 juillet ils tentent l'ascension du Naranjo à plusieurs reprises. Mais à chaque fois, c'est l'échec, malgré les efforts du Cainejo pour les hisser. Comme Gregorio Perez l'avait prédit, celui qui arriva le plus haut fut d'Ussel<sup>21</sup>.

Cette même année, Pedro Pidal et Gregorio Pérez, le « Cainejo », procèdent à une nouvelle tentative, afin de mettre un grand drapeau espagnol au sommet, visible par le roi Alphonse XIII au cours de sa prochaine chasse, depuis le col de Santa Ana. Mais ils n'y parvinrent pas. Cette frustration mena, dit-on, le brave « Cainejo » à raccourcir son existence<sup>22</sup>. Cependant, au début de septembre, le roi passa une journée et demie de chasse à proximité du Collado de la Canalona<sup>23</sup>. À l'occasion de cette chasse, les maires des municipalités de la Liébana offrirent gratuitement des terres pour créer la Réserve Royale de Chasse des Picos de Europa<sup>24</sup>.

20. Jean d'Ussel était un notable pyrénéiste, contemporain des célèbres frères Cadier, il a tracé de nouvelles voies dans les Pyrénées, accompagné de guides, comme l'Arête de Gaube, la Crête des Tempêtes ou la face nord du Cabrioules par le Glacier suspendu.

21. Fontan de Negrin, *En los Picos de Europa*, GA Editores, Gijón, 1986, p. 40 et ss. La première version de ce voyage a été publiée par Fontan de Negrin, « Aux Picos de Europa », *Bulletin Pyrénéen* n° 55, 1906. Plus tard, le même auteur a amplifié et illustré son article pour le faire devenir un livre avec le même titre, publié à Toulouse en 1907.

22. Julián Delgado Úbeda, *El Naranjo de Bulnes*, Peñalara n° 153, 1926, p. 126. Et aussi dans Ángel Sopena y Ortueta, « Picos de Europa. El Pico Urriello », *Pyrenaica* n° 1, 1926, p. 14.

23. Fontan de Negrin, *op. cit.*, p. 31.

24. Six gardiens ont été nommés, un par village : Espinama, Santa Marina de Valdeón, Sotres, Tresviso, Bulnes et Caín. À Caín, Pedro Pidal a fait nommer Gregorio Pérez gardien du Coto Real.

## LE NARANJO DE BULNES ESCALADÉ EN SOLO PAR GUSTAV SCHULZE

En 1906, Gustav Schulze<sup>25</sup>, un allemand né au Mexique, se rend dans les monts Cantabriques pour effectuer des prospections géologiques. On sait qu'en septembre, il traverse la Vega de Ario vers les cols d'Ostón et que le 19 il réussit la première ascension du Tiro Tirso. Le lendemain, il fait la troisième absolue de la Torre del Llambrión<sup>26</sup>.



Gustav Schulze,  
© D.R.

Le 1<sup>er</sup> octobre, l'Allemand aborde seul l'ascension du Naranjo. Il fait dans son journal une description minutieuse de la paroi. Il remarque deux grands couloirs qui se superposent directement sur le point terminal de la corniche et il décide de grimper par celui du sud. Il explique :

« Alors que les premiers ascensionnistes (Don Pedro Pidal et le guide Gregorio Pérez, de Caín), atteignirent le 5 août 1904, par les *llambrias* et le res-saut mentionnés, le point som-mital de la grande corniche nord, moi je me suis mis à monter à la verticale de la terrasse vers la

partie sud de la corniche, par une muraille lisse, extraordinairement raide et fort striée par la pluie. Une grande fissure, profondément minée, s'unit à ce mur et devient plus haut un étroit saillant.

« Ce type de cavité, inaccessible au premier abord, se dirige en oblique vers la gauche pour se redresser verticalement, pour former, sous le

25. Pour la vie de Gustav Schulze, voir José Antonio Odriozola, « El Doctor Gustav Schulze, 1881-1965 », *Peñalara* n° 365, 1965; Elisa Villa, « ¿Quién fue Gustav Schulze? », *Boletín del Grupo de Montañeros Vetusta* n° 68 et Elisa Villa, Enrique Martínez, Jaime Truyols et Peter Schulze, « Gustav Schulze en los Picos de Europa (1906-1908) », Cajastur, Oviedo, 2006.

26. D'après José Antonio Odriozola, « El Doctor Gustav Schulze », *op. cit.*, p. 88, il est probable que le docteur Schulze ait été le premier dans notre pays à utiliser des pitons pour l'ascension.

surplomb, une cheminée sans points d'appui, (...). Une fissure très étroite, polie par l'eau, longue de quarante mètres, très difficile, me permet d'atteindre une petite niche, après quoi on arrive par la droite, par un passage très dangereux, à une étroite corniche, qui se termine dans la fissure en question. L'ascension des trente derniers mètres se fait le long d'un mur épouvantable, pour atteindre la sortie de la cheminée sans points d'appui, dont la partie inférieure est étroite et très dure.

« Au-dessus du bombement on arrive sur une autre corniche; en contournant un angle du rocher (trois mètres extrêmement dangereux), puis on gagne la grande corniche dans sa partie sud (2375 mètres, je me repose de 11 h 30 à 12 h).

« On continue par cette corniche, toujours plus étroite, jusqu'au point où elle se termine, et après quinze mètres de rocher excessivement difficile et dangereux, on grimpe vers une entaille (fissure?) profondément sculptée, dont la partie supérieure s'élargit en forme de cheminée. Cinq mètres à gauche, une seconde fissure, où les premiers alpinistes ont laissé une corde. Vers la droite, escalade de quinze mètres environ par des rochers rouges et glissants, pour parvenir à une coupure à pic, que l'on contourne en passant par une fissure peu profonde (l'endroit le plus difficile). Cette grande cheminée, accessible par un petit replat avec des pierres détachées, permet d'atteindre, plus aisément, une saillie rocheuse, d'où l'on arrive facilement au sommet par des roches lisses (2516 mètres, treize heures) »<sup>27</sup>.

Schulze fit la descente par le versant sud du pic en utilisant pour la première fois en Espagne, la nouvelle technique de descente en rappel. Il a également utilisé, pour fixer la corde, deux pitons qu'il a laissés sur le même mur<sup>28</sup>. L'ascension du Naranjo de Bulnes faite en solitaire par Gustav Schulze est vraiment quelque chose d'extraordinaire pour l'époque. Toutefois, il convient de noter que l'Allemand était au courant des dernières techniques d'escalade développées à cette époque par l'école allemande et autrichienne<sup>29</sup>.

27. Pedro Pidal et J. Zabala, *op. cit.*, p. 73-74. Déjà en 1918, le docteur Sandoval citait plusieurs voisins de Camarmaña, Bulnes et Caín, qui affirmaient que personne n'avait effectué l'ascension. *Peñalara* n° 49, 1918.

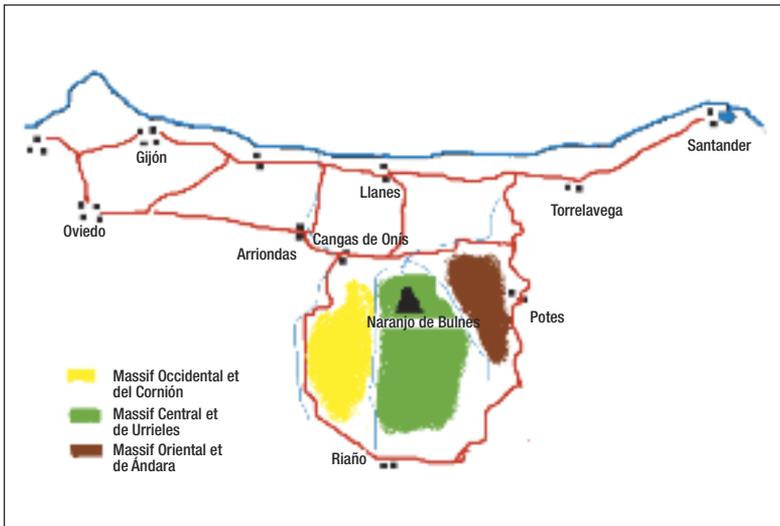
28. J.-A. Odriozola, *op. cit.*, p. 88, « Le premier guide du Urriello, Víctor Martínez, a cherché en vain ces pitons depuis 1916 jusqu'à sa mort en 1929 ».

29. J.-A. Odriozola, *op. cit.*, p. 85, signale que Schulze a pu être disciple de Hans Dülfer. À mon avis, cela est impossible puisque Hans Dülfer n'avait que 16 ans en 1906. Le plus probable serait que Schulze ait connu la Kaisergerbirge et y ait appris les importantes innovations des écoles d'alpinisme introduites par Hans Fiechtl, Otto Herzog et d'autres.

Et, c'est surtout avec l'utilisation de nouveaux pitons et mousquetons que les alpinistes des écoles des Alpes orientales ont trouvé une nouvelle façon de s'assurer, ce qui leur permettra de s'engager dans de grandes parois des Dolomites et des Alpes<sup>30</sup>.

Ce sera une nouvelle page de l'histoire du Naranjo.

(à suivre)



Carte de position du Naranjo de Bulnes, ©Luis Aurelio González Prieto

30. Voir Roger Frison-Roche et Sylvain Jouty, *Histoire de l'Alpinisme*, Arthaud, Paris, 1996, p. 93 et ss.